



**Saint-Bonnet-
en-Champsaur**

Besançon

Lyon

Grenoble

Nîmes

Montpellier

Marseille

Dans le lit du dragon

Le Drac - Hautes-Alpes

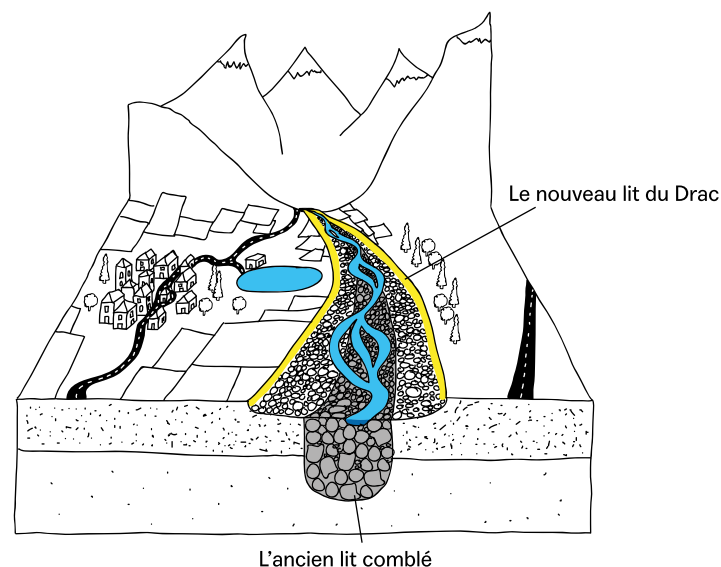
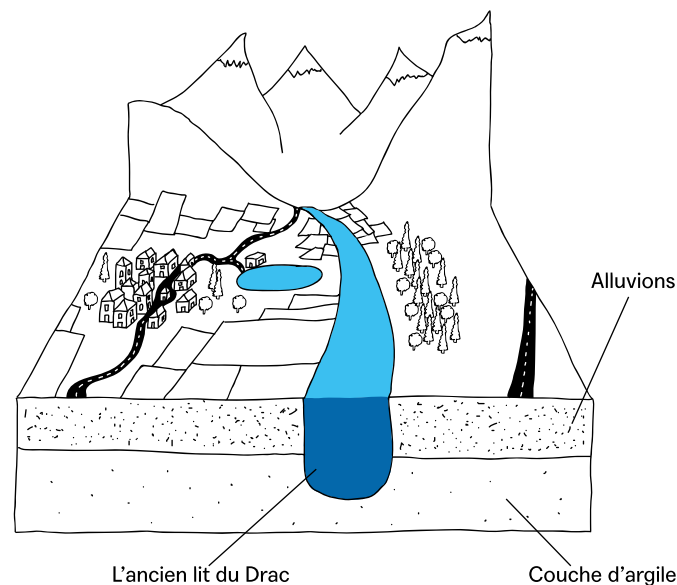


Ce que l'on voit d'abord, quand cesse enfin la longue montée vers Saint-Bonnet-en-Champsaur, ce n'est pas la rivière. Ce sont les montagnes. Je lève les yeux vers le ciel, mais le ciel est loin et les nuages s'accrochent aux sommets comme à des mâts de bateaux. Je suis en retard : la montée vers le village a été plus longue que prévu, et j'ai traversé les pires averses pour arriver jusqu'ici. Quand j'ai appelé Bertrand Breilh pour le prévenir, j'en ai profité pour m'enquérir du temps qu'il faisait là-haut. « Très beau, mais la bise souffle comme jamais », m'a-t-il répondu. Au milieu de la tempête, je me suis demandé s'il se moquait de moi. Pourtant, il avait raison. Le ciel s'est mystérieusement dégagé au fur et à mesure des virages de la route tortueuse, et je suis ici maintenant, dans ce village des Hautes-Alpes où la seule trace des intempéries est ce rameau de nuages agrippé à la cime.

Les bureaux de la CLEDA sont ouverts, et Bertrand Breilh m'attend dans une salle de réunion presque vide, à l'exception d'une longue table sur laquelle trône un vidéoprojecteur. Sur les murs, je découvre deux photos immenses de la région vue du ciel. La première montre le torrent du Drac en 1960, l'autre juste avant les travaux. Bertrand Breilh a la peau mate et très lisse, ponctuée par une fossette en virgule au creux de la joue. Il a les cheveux poivre et sel, mais plutôt poivre, et des yeux bruns, doux, juste un peu moqueurs. Si j'ai grimpé jusqu'ici, c'est pour apprendre de cet homme tout ce qu'il faut savoir du Drac, ce torrent de montagne qui a fait l'objet d'une restauration importante en 2014. Alors voilà. Le Drac est une rivière impétueuse, imprévisible, qui tient son nom du latin draco, « dragon ». Les légendes racontent que le Drac est un



Bertrand Breilh, chargé de mission à la Communauté locale de l'eau du Drac amont.



génie des eaux malfaisant, qui attire les gens pour les noyer. Le lit du Drac est très large. C'est un matelas composé d'alluvions, des tas de cailloux ronds, pointus, des petits et des gros cailloux. Prises une par une, ce ne sont que des pierres, mais ensemble, elles forment cette couche dure sur laquelle glisse l'eau qui dégringole des sommets enneigés. Ce lit, le Drac l'aime vaste. Il veut pouvoir déborder quand fondent les neiges, et s'étendre sur des dizaines de mètres. Déplacer les pierres à sa guise, les porter d'amont en aval. Quand vient l'été et qu'il mincit, les chemins qu'il s'est dessinés pendant les crues forment des tresses. Le Drac creuse et se croise.

Depuis toujours, les Champsaurains viennent gratter ce lit minéral pour y extraire quelques charrettes de cailloux. Dans les dernières décennies, des carrières et le BTP ont pris le relais, ils ont « dragué le Drac » pour broyer, vendre et utiliser ailleurs les matériaux obtenus, à une échelle plus industrielle. Seulement voilà : sous les cailloux, il y a de l'argile. C'est dommage, ce n'est pas toujours le cas, et s'il en avait été différemment ici, bien des problèmes auraient été évités. Parce qu'à force qu'on vide son lit, le Drac a fini par atteindre la couche d'argile, dans laquelle il creuse « comme dans du beurre ». En quelques années, la rivière a rongé trois mètres en profondeur. Finies les tresses et les crues larges, son lit est devenu étroit et enfoncé. Quand l'eau monte, elle gagne en puissance... Et la situation empire.

En 2014, la CLEDA - Communauté Locale de l'Eau du Drac Amont - a entrepris un projet ambitieux, au principe simple, mais complètement absurde : au lieu de sortir des cailloux, on en a ramené des nouveaux. L'ambition ? Redonner à la rivière un état naturel, la ramener à sa forme initiale, celle que l'on

aperçoit sur les photos de 1960. Près de soixante personnes ont travaillé sur le chantier pendant sept mois. Elles ont charrié 900 000 tonnes de graviers, faisant de ce chantier la plus grosse recharge sédimentaire d'Europe. Des engins ont élargi le lit de quatre-vingt-cinq mètres en moyenne. Ils ont remblayé le lit creusé dans l'argile pour remonter le cours d'eau, en y jetant les cailloux trouvés pendant l'élargissement. Une piste de promenade le long des berges a été aménagée pour permettre aux habitants de flâner au bord de la rivière.

De toute façon, la situation empirait et ne leur laissait pas le choix, m'explique Bertrand Breilh.

— Si on avait laissé les choses en l'état, on pouvait s'attendre au pire. Ça avait déjà commencé, avec des glissements de terrain et des crues de plus en plus inquiétantes. La forêt sur la rive était en train de mourir : les arbres n'arrivaient plus à atteindre l'eau, de plus en plus basse, et commençaient à sécher sur pied. Les affluents se déconnectaient de la rivière, et les truites ne pouvaient plus les remonter pour frayer. À terme, la nappe phréatique aurait pu être atteinte et polluée par la rivière. Mais la principale urgence était celle du plan d'eau, un espace touristique construit en 1989 en partie dans le lit du Drac. Si la digue qui les séparait venait à lâcher, des centaines de tonnes d'eau se seraient jetées dans la rivière d'un seul coup.

Je note cette dernière information dans mon cahier, et relève les yeux, en attente de la suite. Bertrand Breilh me regarde écrire. Il a l'air déçu par mon indifférence.

— Vous comprenez les conséquences ?

— J'imagine que ça poserait quelques problèmes en aval.

— On peut dire ça. Il faut l'imaginer, cette vague immense qui dévalerait la montagne jusqu'à Grenoble. Pensez à un tsunami de rivière, aux dégâts que ça entraînerait !

Il sourit devant mes yeux qui s'écarquillaient.

— Ce n'est pas tout à fait exact, mais je grossis le trait pour que vous compreniez !

Les travaux de restauration sont coûteux. Sur les cinq millions d'euros nécessaires, l'agence de l'eau, la région, le département et l'Union européenne en financent 80 %. Mais c'est à la communauté de communes du Champsaur de trouver le million d'euros restant.

— Rien n'aurait été possible sans Jean-Pierre Festa, reprend Bertrand Breilh. C'est parce qu'il était à la fois président de la CLEDA et vice-président de la communauté de communes que nous avons pu convaincre les élus locaux.

Jean-Pierre Festa me rejoint à la terrasse des Trois Tonneaux, sur la place de la mairie de Saint-Bonnet. Il arrive dans une chemise à carreaux violette et rouge, sous une doudoune sans manches. « Au bord du Drac, ça ventile », me dit-il. Il est en retard, parce qu'il avait oublié notre rendez-vous. « Je suis à la retraite maintenant, vous voyez ? » Nous décidons d'aller nous promener sur le chemin au bord de la rivière, mais avant cela, il veut me raconter l'incompréhension des élus qui l'entouraient.

— Quand j'ai avancé pour la première fois l'idée de recharger le Drac, tout le monde plaisantait sur le fait qu'il faudrait peut-être me trouver une place à Laragne, l'hôpital psychiatrique du coin ! Ça paraissait tellement bizarre après toutes ces années à creuser dans le lit de la rivière...

Jean-Pierre Festa ne se décourage pas devant les grimaces de

ses confrères. Il croit à son idée. D'autres solutions ont été envisagées, mais aucune ne paraît aussi efficace que de rendre à la rivière le terrain qui lui appartient et la forme qui était la sienne avant que l'homme ne s'en mêle.

— Au bout d'un moment, les autres se sont résolus. Il fallait jeter ce million d'euros dans le Drac, on n'avait plus le choix. Sinon, on allait droit à la catastrophe.

Jean-Pierre Festa rit, sans doute de soulagement. Il raconte les énormes crues de 1929, ces inondations terribles qui avaient les maisons les plus proches du torrent. Il évoque les difficultés rencontrées par l'homme pour garder raisonnable sa rivière. Comment la convaincre de ne pas grignoter sur la place qu'on lui accordait ?

— Pendant des années, les gens pensaient qu'il fallait que l'eau file le plus vite possible vers l'aval, pour qu'il ne lui prenne pas l'idée de s'écarter de son lit. On disait alors : « On va donner de la tire au Drac ! »

— Alors l'homme a creusé un lit étroit intentionnellement ?

— Pas vraiment. On venait se servir en matériaux pour construire sa maison, ou pour faire des travaux publics. Les choses ont empiré quand on a créé le plan d'eau. Il a été creusé dans une partie du lit de la rivière, et la place réservée au Drac a rétréci. Du coup, l'eau va plus vite, elle gagne en force et creuse toujours un peu plus profond.

Nous partons marcher ensemble sur le nouveau chemin de promenade, une piste qui longe les quatre kilomètres restaurés et rejoint le plan d'eau. L'eau clapote gentiment à nos pieds, c'est l'eau d'une rivière joyeuse. Une eau propre, pure, chantante. Je ne lui trouve rien d'inquiétant.

— Ah ! Venez un jour de crue, si vous voulez savoir. Le Drac



Jean-Pierre Festa, alors président de la CLEDA et vice-président de la communauté de communes du Champsaur.

est fou ! Quand vous voyez filer les troncs d'arbres à toute vitesse, quand vous entendez le bruit sourd des rochers qui roulent au fond de l'eau, vous prenez peur. D'ailleurs, les gens qui vivent ici en ont peur.

Jean-Pierre Festa essaye de me faire comprendre le rapport ambigu que cultivent les hommes avec leur cours d'eau. Dans ces pays de montagne, c'est l'eau du canal de Chabotte qu'on utilise pour l'arrosage. L'eau de la rivière ne « sert » pas directement les humains qui vivent autour. Pour beaucoup, le Drac n'apporte que des désagréments.

— C'est un torrent qu'on a subi pendant de longues années. Avec ces travaux, on a fait davantage que maîtriser la rivière : je crois qu'on s'est réapproprié notre torrent. Et ça passe aussi par cette piste de promenade, qui permet d'y accéder, et de le voir. Avant cela, il n'y avait presque pas d'accès, tout était privé et souvent très encombré.

Le Drac n'est pas un cours d'eau domanial. Avant même de commencer les travaux, la CLEDA a dû racheter les soixante hectares de terres bordant la rivière. En plus de posséder les berges, les riverains étaient propriétaires de la rivière elle-même. Bertrand Breilh s'est chargé d'aller rencontrer chacun des « trente-cinq terriers », les familles de propriétaires. Quand il évoque cette partie de son travail, son visage si lisse se froisse. Les terres concernées appartenaient à des particuliers ou à des agriculteurs, très attachés à leur morceau de Drac. Souvent, ces parcelles leur avaient été transmises par leurs parents, qui l'avaient eux-mêmes de leurs propres familles. Pour le reste du monde, ce n'est rien que de la lande, de la terre qui ne vaut rien. Mais pour ceux qui l'aiment, pour

ceux qui ont joué pieds nus dans ses galets, pour ceux qui ronronnent d'admiration devant les colères de leur torrent fou, sa valeur est inestimable. Bertrand Breilh confie la difficulté à convaincre les propriétaires du bien-fondé de son projet.

— Heureusement que je vivais ici depuis dix ans, et que les gens commençaient à me connaître. Le géomètre a essayé d'aller voir les familles. Mais c'est un « affité », comme on dit ici, un gars qui vient d'ailleurs. Ça ne marchait pas.

Quand il pousse la porte de ces familles pour expliquer pourquoi il est indispensable que la CLEDA devienne propriétaire des abords de la rivière, le technicien se retrouve face à des situations déchirantes. « Je vais vous céder mes terrains, avait grincé l'un des habitants, mais cela m'arrache le cœur. » Monsieur Motte est l'un des agriculteurs concernés par ces acquisitions foncières. C'est son grand-père qui avait acheté l'exploitation, avec de l'argent gagné par l'arrière-grand-père, parti en Amérique pour faire fortune comme berger. Monsieur Motte est un homme compréhensif. Il aurait préféré rester propriétaire et garder le Drac, bien sûr. Mais après de longues négociations, la CLEDA lui a trouvé une parcelle de taille similaire.

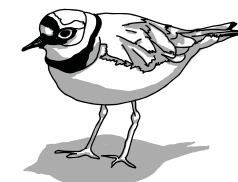
Je marche sur la piste de promenade. Des joggeuses me dépassent en sautillant. Le lit de la rivière est tellement large, par endroits, que le cours d'eau semble minuscule dans ce désert de cailloux. Sur la rive, une dizaine de coquelicots chatouillent le vert de l'herbe, et celui, plus tendre, des feuilles nouvelles sur les arbres. Le tout ondule avec le vent, les couleurs dansent avec le bleu de la rivière. Plus loin la rivière chute quand elle passe sur un seuil. Ça gronde sévère, j'ai les



Olivier Ariey-Jouglaard passionné d'ornithologie,
et guide de haute-montagne dans les Hautes-Alpes.

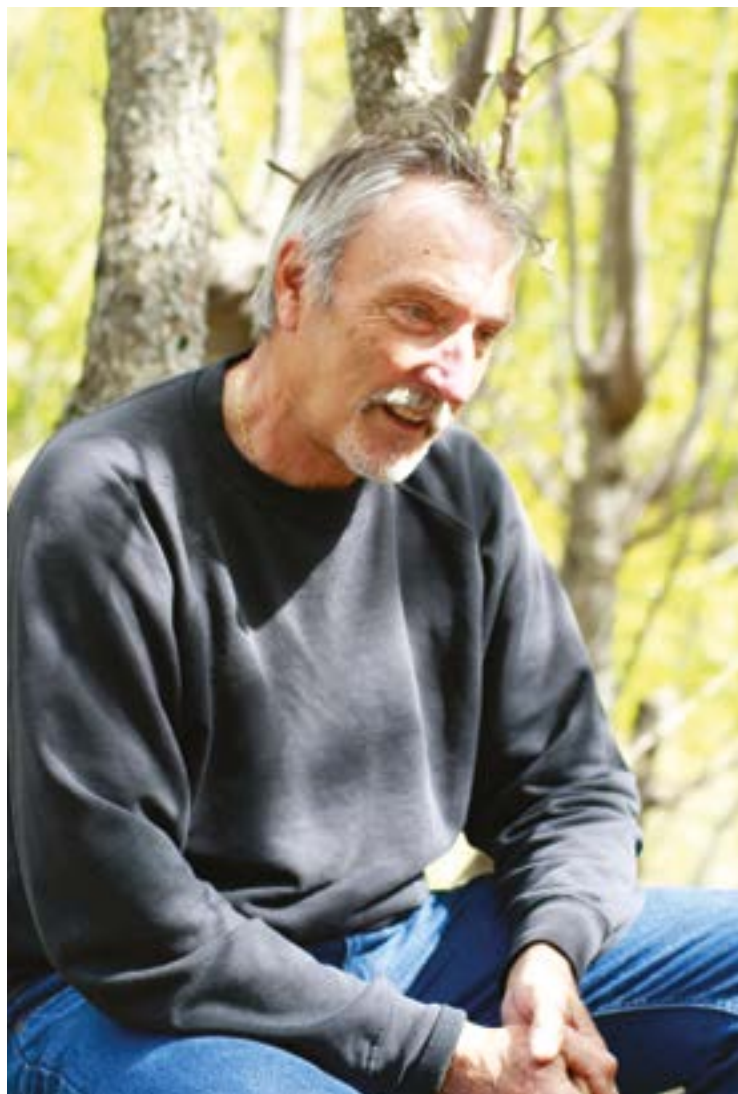
oreilles pleines du bruit d'eau. Pourtant, en face, la chaîne de montagnes est immobile. Grosse masse minérale indifférente au tumulte des eaux. Au creux du lit du dragon, une tache fluo m'attire le regard. Je m'approche. C'est un étrange personnage, un homme d'une trentaine d'années aux cheveux fous frisés, un œil vissé à une longue-vue. Il secoue sa crinière et ouvre un petit livre usé.

— C'est un livre d'observation des oiseaux. C'est pour être sûr de ne pas me tromper. Il y en a qui cochent les oiseaux qu'ils aperçoivent, des collectionneurs d'oiseaux en quelque sorte. Moi, je ne suis pas un cocheur, mais je veux être sûr de ce que j'ai vu.



L'homme au sac fluo s'appelle Olivier. Il guide mon regard dans l'œilleton de sa longue-vue : « En bas, à gauche, dans les galets. C'est une forme grise, quand il ne bouge pas on croirait que c'est un galet. Mais il est en train de se nourrir, tu devrais le voir courir. » L'oiseau que je cherche est un gravelot, un petit oiseau déguisé en caillou et qui aime vivre au milieu de vrais cailloux. C'est l'une des espèces qui profitent des aménagements du Drac.

— Pour les passionnés de la nature, comme moi, c'est un



Jean-Claude Riband, garde-pêche bénévole.

laboratoire passionnant. Comme la rivière a été brassée, c'est comme si l'on repartait de zéro, sur un paysage tout neuf. On va pouvoir observer toutes les évolutions, les espèces qui s'installent les premières et celles qui perdurent.

Jean-Claude Riband se présente comme garde-pêche bénévole depuis qu'il est à la retraite. Dans les faits, il est accompagnateur. Son métier était d'accompagner les touristes dans des circuits organisés par-delà le monde. Dans son temps libre, il accompagne les commissaires sur des courses de vélo. Bien sûr, il a accompagné la pêche de sauvetage lancée par la fédération pour sortir les poissons de l'ancien lit du Drac. Je ne suis pas surprise quand Jean-Claude Riband me propose de m'accompagner dans une visite guidée du pays. Le garde-pêche se glisse à l'avant de ma Twingo, pousse du pied une boîte de cookies vide, et refuse mes excuses. Il veut me montrer les deux départs du Drac, le Blanc à l'eau cristalline, et le Noir, chargé de basalte et de schiste. Comme deux truites à la recherche d'eau vive, nous remontons le torrent vers la source. Jean-Claude a fait partie de l'équipe de sauvetage des poissons, pendant les travaux. Chaque matin pendant deux mois, il est venu avec ses collègues de la « fédé ». Au total, quatre mille à cinq mille poissons ont été sortis de la rivière, jetés dans des seaux qu'on déversait dans un camion aménagé en aquarium, lui-même vidé le soir en amont, là où les poissons ne risquaient rien. On a sorti des truites, bien sûr, par paquet de dix. Mais aussi des vérons et des chabots, ces petits poissons que l'on ne voit que dans les eaux les plus pures.

— Eh bien, là, il y en avait à profusion ! On a une eau de très bonne qualité, sur le Drac. Et on va avoir de plus en plus de

poissons, avec les échelles installées pendant les travaux !

— Pourquoi les poissons voudraient-ils utiliser des échelles ?

— Ce sont des passages qui permettent de remonter la rivière.

Quand il arrive devant un seuil, le poisson se retrouve bloqué.

Le courant est trop fort, il n'arrive pas à remonter plusieurs

mètres sans pouvoir se mettre à l'abri. On installe des picots

sur la portion concernée, et cela casse un peu le courant. Le

poisson peut se reposer.

La route tortille entre les montagnes. Nous allons au dernier village accroché à la montagne. Après, la route s'arrête.

— Qu'est-ce qu'il y a derrière ces montagnes ?

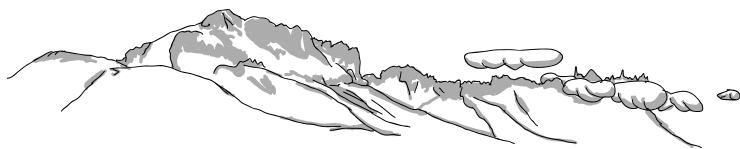
— Rien, rit Jean-Claude. C'est ici la fin du monde.

Comme deux truites à la recherche d'eau vive, nous avons re-

monté le torrent vers la source. Je lève la tête pour observer la

montagne. Quelque part dans les bras de ce monstre minéral,

un petit filet d'eau doit sortir de terre. C'est le nid du dragon.



Passage d'un seuil : les poissons utiliseront le passage de droite, les kayaks celui du milieu.